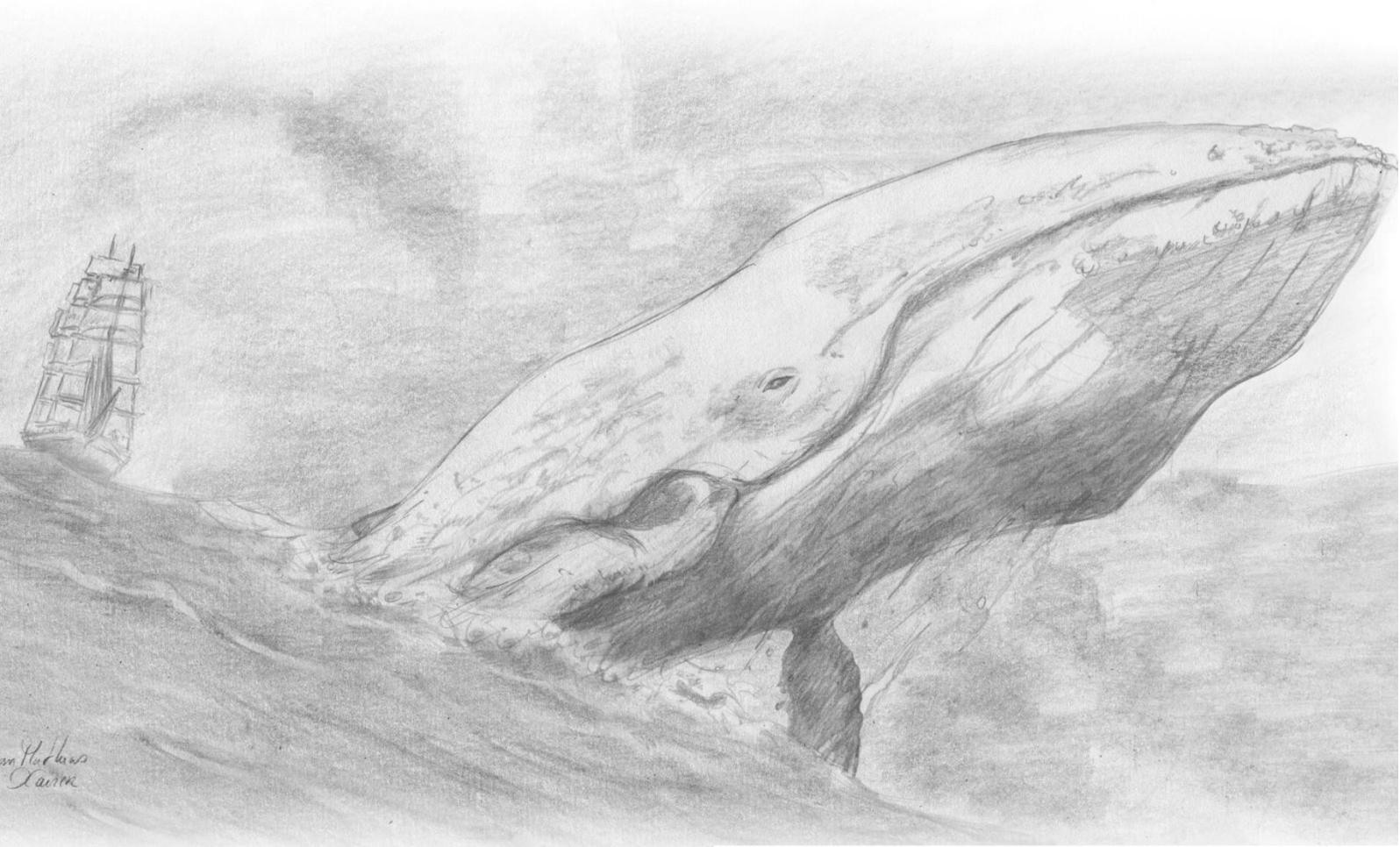


LA TEMPETE

Il vient toucher au bout de la Certe plate des portulans anciens.



54 - La tempête

Les jours passèrent dans cette uniformité, sans autre ambition perceptible que de se regrouper en semaines, toutes aussi monotones ; et puis on se mit à murmurer à tous les niveaux du navire que cette route d'eau qu'on avait cru interminable touchait à sa fin. Ce matin-là, alors que le bateau se laissait porter par ce vent d'optimisme, la cinquième douzaine regagna son abri forcé avec une sensation diffuse. Les compagnons d'Aenghus avaient senti naître l'anxiété dans son regard, au fil de sa marche sur l'entrepont. En quelques minutes, sans qu'un mot ne fût dit dans la cale, cette crainte avait gagné l'ensemble des esprits. Aenghus craignait-il Port-Arthur ou y avait-il quelque chose d'autre que lui seul percevait ? Pendant la promenade, ses yeux, levés vers le ciel, n'avaient pas manifesté ce bien-être qu'ils traduisaient habituellement par un sourire ; et quand son regard s'était posé sur la mer, il avait découvert une onde trop calme, lisse comme un miroir. Qu'avait-il donc vu dans ce miroir que les autres ne pouvaient voir ?

Debout dans la cale, Aenghus faisait les cent pas comme un animal conscient qu'une chose extraordinaire va se produire. Il ressassait les images qui s'étaient imprimées dans sa mémoire au cours de la ronde : la mer immobile, les vapeurs s'élevant à la verticale des cheminées de la cuisine. Où était donc passé le vent ? Était-ce le seul courant qui tirait le bateau vers sa destination ? Aenghus avait pourtant vu des sourires s'afficher sur les visages des matelots. Leur sérénité laissait à penser que *La Rose des Vents* atteindrait sans encombre la Terre de Van Diemen. Mais lui sentait bien que le bateau dérivait vers une autre promesse. C'est alors qu'une ombre imposante obscurcit l'intérieur de la cale. Dehors, des nuages lourds assombrissaient le ciel avec une rapidité fulgurante. Puis le bateau se mit à bouger dans une étrange ivresse, ballotté par les vents revenus. Quelques minutes plus tard, la mer était très agitée ; la température avait chuté en même temps que la pression atmosphérique. De violentes bourrasques s'abattirent sur le navire, bientôt porteuses d'averses de pluie, puis de grêle. Très vite, ces rafales firent gîter le bateau, bien plus que dans tous les souvenirs des marins présents à bord. Les vagues devinrent menaçantes et le bateau, qu'on avait cru un temps figé

dans sa position oblique, se pencha de l'autre côté, envoyant les prisonniers contre les bordées opposées dans un concert de chaînes emmêlées. Puis curieusement, le trois-mâts se redressa tout en continuant à danser comme une marionnette en fuite sous l'effet de la houle.

Depuis son gaillard arrière, George Stephenson observait cette mer blanche et grosse. La visibilité ne dépassait plus le front des premières vagues.

– Les vents dépassent déjà les soixante nœuds et les lames ont des creux d'au moins quinze mètres ! cria t'il à Andrew Davies. Nous sommes tombés dans une tempête épouvantable... Faites affaler ce que vous pouvez de voiles et laissez le bateau se mettre seul à la cape. Que tous les hommes se regroupent ensuite sur le gaillard arrière. Envoyez aussi deux officiers rassurer les passagers dans leurs cabines. Qu'ils s'y attachent fermement ! Le capitaine était obligé de hurler ses ordres, déjà étouffés par les rugissements du vent moqueur.

A grands renforts de cris et de gestes désespérés, tous les marins furent réquisitionnés pour protéger les infrastructures du navire et, en premier lieu, les gréements. Malheureusement, la tempête avait été si soudaine que les matelots n'avaient pas eu le temps d'aller carguer les toiles hautes. Le vacarme se fit assourdissant et lorsque les voiles qui avaient été abandonnées à leur sort se furent déchirées totalement, le bateau, n'écoutant plus que sa propre sagesse, prit sa position naturelle face à la colère de l'océan.

Tandis que les rafales se mêlaient aux déferlantes, le capitaine se demandait ce qui avait pu provoquer cette colère océanique avec une telle soudaineté, surtout en cet été austral où les coups de tabac étaient plus rares. Peu à peu, au milieu du désordre toujours grandissant, les embruns coupèrent toute visibilité sur le navire. Des vagues énormes, hautes comme des montagnes, s'arrachaient de la mer et passaient par dessus les ponts, rendant les chemins de traverse impraticables. Une lutte sans merci s'était engagée entre l'océan et le bateau. Ce dernier semblait parfois écraser de toute sa masse les flots qui avaient tenté de le malmener, puis une vague, un peu plus haute et menaçante que les autres, lui imposait sa raison. Le trois-mâts, de puissant et dominateur, était devenu un petit voilier qui, toutes voiles en pleurs, se laissait déchirer comme un papillon sacrifié à un vent d'automne.

Depuis la cale, située sous la ligne de flottaison, la tempête était assourdissante. Les sifflets stridents des maîtres d'équipage se mêlaient

aux ordres rythmant les manœuvres pour contrecarrer les effets de la tourmente. Puis lorsque les hommes d'en haut s'étaient tus, ceux de la cale avaient écouté, le regard grand ouvert, les craquements insupportables du navire, luttant pour ne pas se disloquer. La peur a toujours une odeur ; celle de la cale s'imprégnait de miasmes fétides et de vomissements incontrôlables. Il se mit à faire tellement sombre qu'il sembla à tous que la nuit fût tombée plus tôt qu'à l'habitude.

Tous les membres d'équipage, matelots, cambusiers, quartiers-maîtres et officiers étaient maintenant regroupés dans la dunette, regardant avec effroi cet ouragan immense.

– Tous les hommes sont ici et les passagers sont regroupés dans une cabine avec les deux médecins. J'ai aussi fait doubler la garde autour de la prison. Il n'y a plus personne sur les ponts, Capitaine ! hurla Andrew Davies.

George Stephenson remercia d'un signe de tête. La tempête était devenue une telle furie qu'il aurait été impossible d'aller au secours de quiconque se trouvant à découvert. Mais dans ce chaos d'éclairs et de sifflements infernaux, qui aurait pu entendre les cris de bonheur qui s'échappaient pourtant du gaillard avant ? Car pour Deirdre, enfant redevenue, tous ces éclats de mer n'étaient rien de plus qu'un jeu d'eau, un clapotis de printemps. Elle courait à la proue dans des élans de joie, regardant ces remous qu'on appelle maelström, puis sous la menace d'une muraille de mer se dressant tout à coup, elle s'éloignait enfin en criant une terreur feinte, comme le font les fillettes espiègles devant un danger maîtrisé.

Parfois, elle s'abandonnait sous des vagues qui ne faisaient que l'effleurer, s'ouvrant pour l'éclabousser un peu, puis s'écrasant sans la toucher davantage, sous ses rires redoublés.

Il n'en était qu'un capable de l'entendre...

Ignorant l'angoisse de ses compagnons, prostrés sur leurs couches, dans l'attente d'une fin inéluctable, Aenghus était resté debout, les yeux levés vers cette obscurité qui lui dérobaient tout. Tendait l'oreille aux mugissements des éléments exaltés, il venait d'y déceler quelques sons mélodieux, comme un hymne à la joie s'échappant d'une gorge de femme. Même les vibrations du navire ne pouvaient plus lui cacher celles, si différentes, qu'il connaissait tant maintenant.

– Encore, encore ! Plus haut, plus loin ! criait Deirdre à l'océan terrible. Et les vagues volaient encore plus haut, toujours plus loin, répondant à ses suppliques enjouées.

Dans la dunette, les marins se taisaient derrière leur capitaine, guettant du coin de l'œil, inquiets, une dernière parole, une vérité. Celui-ci regarda le grand mât disparaître sous des torrents de mer et annonça enfin d'une voix d'outre-tombe.

– Mes enfants, nous avons fait ce que nous pouvions. Que Dieu nous garde !

Et Dieu arriva dans une trombe d'eau...

Il s'était formé, à l'avant du bateau, une colonne monumentale, suçant l'eau de l'océan pour la rejeter dans une spirale d'air vers les cieux tourmentés. Attirant en elle tous les vents de la mer, elle les recrachait aussitôt en bouffées de vapeur gigantesques. La tornade, comme mue par une intelligence affreuse, s'était dirigée avec impatience vers la proue de *La Rose des Vents*, avant de la dominer de toute sa puissance.

Voyant venir vers elle cette menace immense, Deirdre s'approcha plus encore du beaupré. La trombe ralentit alors sa progression et s'enfonça lentement dans l'océan. Le scintillement de son écume était tel qu'on aurait dit une cape aux mille éclats d'argent. Par un nouveau jeu d'eau, le tourbillon aqueux se troua et un visage de géant apparut sous les yeux attendris de la fée. La tête colossale, empreinte d'une sérénité divine, se rapprocha avec maintes précautions des bras qui se tendaient vers elle.

– Comme tu m'as fait rire ! lança Deirdre, tandis que Mannanan Mc Lyrr s'approchait plus encore.

Sa main se tendit à l'extrême par dessus la proue et put enfin toucher le visage du Dieu de la mer. Tandis que ses doigts tendres caressaient la peau de l'Eternel, Deirdre se sentit gagnée par une émotion trop forte et ses yeux se remplirent de larmes de joie.

– Oh, Papa... C'est si gentil de venir m'accueillir !

Puis pour ne pas compromettre plus longtemps la sécurité de la belle, le visage se retira dans la même lenteur et la trombe s'enfonça définitivement dans les profondeurs noires de l'océan. En quelques minutes, la mer s'assagit et les nuages noirs s'évaporèrent en se mêlant à la nuit véritable. La tempête n'était déjà plus qu'un souvenir...

Un à un, les marins sortirent de la salle de commandement, tels des ressuscités sous la lumière que donnait maintenant la pleine lune. Son éclat leur offrit alors un spectacle comme seule la mer peut en produire. La vieille dame qui avait embarqué à Cork se trouvait là, seule et totalement trempée, regardant curieusement vers la proue du navire. Les deux

officiers qui accoururent vers elle pour lui demander par quel miracle elle se trouvait là, constatèrent avec surprise qu'elle ne souffrait d'aucune blessure. Seules, quelques larmes s'écoulant de ses yeux fatigués se mêlaient aux embruns brillant encore sur son visage.

Du haut de sa dunette, le capitaine regardait cette scène comme un rêve impossible. Après avoir visiblement affronté les affres de cet ouragan en plein gaillard avant, la vieille dame s'appuyait maintenant sur les épaules des deux hommes pour regagner l'escalier menant à sa cabine.

Le visage grave, George Stephenson réintégra la sienne et s'y servit un verre de brandy avant de s'asseoir lourdement à son bureau. Il ouvrit son registre dans le souci d'y consigner les images qui se bouscuaient dans sa mémoire, puis après quelques minutes de réflexion, le referma pour toujours.